

L'Oeuvre des colonies de vacances

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **38 (1900)**

Heft 45

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-198416>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

devait en rester encore (en rêve, il est bien permis d'être généreux, n'est-ce pas ?). Arrivé devant chez lui, Durapiat se disposait à donner cinquante centimes de bonne-main au cocher... lorsqu'une poignée de sable lancée dans les vitres vint l'arrêter à temps.

Il se réveilla en sursaut, se frotta les yeux, se souvint et ouvrit la fenêtre. Eusèbe l'attendait, tout équipé, le fusil en sautoir.

— Attends une minute. Je descends.

Un instant après, nos Tartarins cheminaient côte à côte sur la route de Savigny. Devant eux, Finaud et Finette, chienne appartenant à Eusèbe (une connaissance à Finaud), gambadaient, le nez au vent. Tous quatre pleins d'espoir et vaguement réjouis par la belle journée d'automne qui s'annonçait.

Un peu au-dessus des Trois-Chasseurs, ils prirent un chemin de traverse qui s'enfonça sous bois. Durapiat, fier de son savoir, qui sentait de loin son « Manuel de chasse », initiait l'ami Eusèbe aux mystères de la chasse au chevreuil.

Tout à coup, les aboiements furieux des deux chiens éclatèrent à droite du sentier. Durapiat s'arrêta net et se glissa prudemment sous les arbres, suivi par Eusèbe, le fusil en arrêt. Finaud et Finette, au comble de l'excitation, démolèrent fiévreusement les méandres d'une piste enchevêtrée.

— C'est sérieux, dit Durapiat. Parbleu ! je sais ce que c'est, cria-t-il. Je connais là tout près un terrier de blaireau. Tu sais, je t'en ai parlé l'autre jour. Il y a deux ouvertures, une ici, l'autre près de toi. Au même instant, comme pour confirmer son dire, Finaud se précipite dans l'une des entrées, tandis que Durapiat, par un trait de génie, empoigne Finette au collet et la pousse vers l'autre. Le blaireau est cerné.

— Nous le tenons, le gaillard ! hurle Achille au comble de la jubilation. Famineux chien, mon Finaud ! J'ai vu tout de suite à son air qu'il s'agissait d'un gibier rare !

— Et notre chevreuil ?

— Il attendra. Pourvu que ce vaurien de Flipotte...

Dans le terrier, c'est un vacarme épouvantable. Durapiat qui, en matière de chasse, connaît ses classiques, jette son fusil, court à une ferme que l'on aperçoit du ravin, en rapporte une bêche et se met à creuser au-dessus des combattants. Le sol est dur, plein de racines qu'il faut couper. Enfin ! il arrive au terrier... Rien de fait ! Les belligérants se sont déplacés et l'on aperçoit juste au fond du trou, la queue de Finaud qui s'agitte fébrilement. Il faut recommencer. Durapiat, de plus en plus échauffé, creuse un peu plus loin. Peine perdue. Le combat se déplace encore. Au comble de l'énergie, Durapiat recommence un troisième trou.

— Eusèbe, tiens-toi là et prends garde ! Tire le blaireau au moment où tu l'apercevras au fond du trou et, surtout, ne le manque pas !

Suant et soufflant, il rejette la terre à grands gestes violents. Attention ! Encore quelques coups de pelle et la bête sera à découvert ; on l'entend là, tout près. Durapiat est ému. Il songe à la glorieuse rentrée qu'ils vont faire avec leur blaireau, au chevreuil qui les attend. Il éponge son front du revers de sa manche et, d'un coup sec, découvre le terrier. La bête sort d'un bond, bousculant Eusèbe qui n'a pas le temps de tirer.

— Tonnerre ! Un chat !

Eusèbe, qui s'est ressaisi, épaula son fusil et : Pan !... Manqué ! Le chat fait un petit saut de côté et, la queue en bataille, disparaît au fond du ravin, poursuivi par les chiens en délire.

Finaud et Finette, qui chassent pour leur compte, ne se sont pas pressés de rejoindre leurs maîtres. Ils reviennent, mais trop tard pour que l'on puisse songer au chevreuil. Tristement, nos deux chasseurs reprennent la route de Lausanne.

— C'est égal, dit Eusèbe, elle est forte celle-là. Partir à la chasse au chevreuil, s'attarder à la poursuite d'un blaireau, qui se trouve être un vulgaire chat...

— Que tu as réussi à manquer, ajoute aigrement Durapiat. Enfin, demain, nous aurons plus de chance. Pourvu que ce sornois de Flipotte...

— Bonjour, messieurs. Vous avez fait bonne chasse ?

Ils se retournent, C'est Flipotte, qu'ils ont dépassé sans le voir, cet intrigant, ce vaurien, ce sornois de Flipotte. Etendu sous les arbres, au bord de la route, il bourre tranquillement sa pipe. A côté de

lui (Durapiat voile sa face !), un superbe chevreuil, les pattes liées, le côté saignant. Flipotte explique :

— Je l'ai tué, vous savez, là-bas, près de Savigny, où je vous ai rencontré une fois. Un beau coup de fusil ! Je l'ai porté jusqu'ici, mais c'est trop lourd. J'attends qu'il passe un char.

Durapiat étouffe, Eusèbe se tait. Finaud s'approche du chevreuil et le flaire.

— Vous avez là un bien joli chien, monsieur Durapiat. Il a du flair.

— Oui, oui, certainement. Ici, Finaud ! Bonjour, Flipotte.

— Au revoir, messieurs.

La mort dans l'âme, nos deux amis rentrent en ville. Durapiat est malade. De temps à autre, Eusèbe essaye d'engager la conversation, mais c'est plutôt pénible.

Brigand de Flipotte !

P.

La poste chinoise.

Autrefois, en Chine, on employait exclusivement des courriers à pied pour porter les dépêches officielles. Cet usage persiste encore dans la vaste province du Hou-Nan, qui refuse systématiquement toute innovation européenne.

Ces courriers sont d'une espèce particulière :

Avant d'entrer en fonctions, ils sont soumis à un entraînement des plus sérieux. Ils s'exercent pendant longtemps à fournir de longues courses, les jambes entourées de poches pleines de sable dont ils augmentent chaque jour la quantité. Ils acquièrent ainsi une endurance extrême et arrivent aisément à marcher sans repos pendant plusieurs jours, lorsque leurs jambes sont délivrées de leurs poches.

Les reins fortement serrés par une triple ceinture de coton, la tête couverte d'un chapeau pointu en rotin, des sandales de cuir tressé aux pieds, et portant en bandoulière un énorme étui laqué contenant des dépêches importantes, ces courriers, les yeux toujours fixés à terre et les bras ballants, marchent sans dire un mot, d'un pas lent et toujours uniforme. Quoiqu'ils semblent ne pas se presser, leur marche est plus rapide que le trot d'un cheval.

Entre les mains du ministre de la guerre chinois, se trouve un véritable service postal, qui comprend la poste proprement dite ou transport des dépêches officielles particulières, et les « messageries » ou transport des fonctionnaires et personnes autorisées. Le nombre des bureaux est environ de deux mille quarante. Tous les frais sont couverts par les autorités provinciales. Pour les dix-huit provinces et la Mandchourie, ils s'élèvent à 15 millions de francs. A côté du service d'Etat, existent des établissements privés, des postes et des messageries dont se servent les particuliers.

Pour communiquer entre eux, les Chinois se servent encore de tourelles où l'on allume du feu. Ce genre de télégraphie date de trois mille ans. Partout alors, ils établissaient sur les hauteurs qui bordaient les routes nationales, des sortes de tourelles en maçonnerie, hautes de deux mètres et demi et formant une petite cheminée. C'était une sorte de fourneau dans lequel on allumait du feu en cas d'invasion ; le jour, le signal était donné par la fumée ; la nuit, par la flamme.

A l'époque de la féodalité chinoise, cinq cents ans avant J.-C., ce système servait pour convoquer les vassaux à venir se mettre aux ordres de l'empereur.

La légende raconte qu'un monarque, dont l'empire était en décadence, avait une favorite d'un caractère si mélancolique qu'il n'avait jamais pu la faire rire. Il pensa qu'il y parviendrait en appelant tous ses vassaux à son aide au moyen du télégraphe. Ils se rendirent avec empressement aux ordres de leur souverain. Et la favorite, voyant tout ce monde, venu de si loin et tout l'empire en émoi pour le motif unique qu'elle ne voulait point rire, se prit à rire aux éclats. L'empereur fut satisfait, mais les vassaux ne le furent point ; ils s'en retournèrent furieux dans leurs bonnes villes.

A quelque temps de là, le trône menacé par l'ennemi, l'empereur fit illuminer toutes les tourelles. Personne ne vint à son secours. Persuadés qu'ils allaient être victimes d'une nouvelle fantaisie de l'empereur et de sa favorite, les vassaux ne voulurent « rien savoir ». Le trône fut renversé.

(Le Voleur.)

L'Œuvre des Colonies de vacances est l'une des plus intéressantes parmi nos institutions philanthropiques. La *vente* qui aura lieu en sa faveur, mardi et mercredi 13 et 14 novembre, sera, dit-on, l'une des plus brillantes que nous ayons eues. Enfin, la *soirée théâtrale* du 13 courant promet beaucoup. Nous remarquons au programme de celle-ci, une comédie, *Gringoire*, de Th. de Banville, et une opérette, *L'amour médecin*, de Molière, musique de Poise. En faut-il davantage pour céder à un bon mouvement ? C'est dit, chers lecteurs, tous au théâtre ; il y va de l'avenir de nos colonies.

THÉÂTRE. — Dès son début, notre troupe dramatique n'a joué que devant de belles salles. On constate donc, avec grand plaisir, que notre public a repris le chemin du théâtre, un peu trop oublié ces dernières années. Nous en sommes heureux pour notre directeur et ses excellents artistes, qui méritent toute notre sympathie. Mardi, la salle était absolument comble et ce n'a été qu'une succession de bons rires et d'applaudissements. Jeudi, nouveau succès pour les *Cabotins*, de Pailleron. — Demain, dimanche, à 8 heures, *La servante du Val-Suzon*, drame en 5 actes, suivi de *Monsieur le Directeur*, comédie-vaudeville en 3 actes.

Taches. — Les taches provenant de mélanges graisseux, tels que sauces, bouillons, etc., présentent l'inconvénient qu'elles sont ordinairement colorées ; la benzine n'enlève pas la couleur, mais seulement les corps gras. Dans ces cas, on se sert du mélange suivant, qui réussit très bien : Essence de térébenthine, éther, ammoniac et alcool en parties égales.

La résine, la cire et la stéarine se dissolvent dans de l'éther rectifié ; ces taches peuvent aussi être enlevées en passant dessus avec un fer chaud.

Pour les taches de graisse sur du bois, on se sert de la terre saumière qu'on laisse un ou deux jours dessus ; si c'est nécessaire, on répète cette opération plusieurs fois de suite.

Boutades.

On ne connaît guère, chez nous, la littérature russe et c'est très grand dommage, car elle renferme des morceaux qui sont parfois exquis.

Voici, par exemple, une jolie petite parabole, traduite d'Oupkine, et que n'aurait pas désavouée notre grand fabuliste La Fontaine :

Un avare était tombé par accident dans un puits. Passe un moujik compatissant, qui se penche sur le puits et crie à l'avare :

— Donne-moi ta main, je vais te tirer de là...

A ce mot de « donner », l'avare ne veut pas comprendre, et ne bouge pas, au risque de périr là.

— Alors, prends ma main, modifia le moujik.

L'avare s'en saisit avec empressement, et le bon moujik le retira du puits.

Un avare peut prendre, mais il ne donne jamais. C'est une morale qui est vraie sous toutes les latitudes.

Réponse équivoque. — Un soupirant : « Oh ! avec quelle joie je mourrais à vos pieds ! »

Elle : « Je vous en prie, tout le plaisir serait pour moi ! »

La rédaction : L. MONNET et V. FAVRAT.

Le docteur HERMANN, d'Athènes (Grèce), écrit : « Les *Pilules hématogènes* du docteur Vindevogel m'ont toujours pleinement satisfait. Ce reconstituant est le plus efficace de tous ceux qui m'ont été soumis pour combattre avec certitude les divers cas d'anémie, de faiblesse et d'épuisement. »

125 pilules à fr. 4.50. — Dépôt dans toute pharmacie.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, RUE PÉPINET, 3

AGENDAS DE BUREAUX
et Calendriers pour 1901.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard